

NUMERO 531

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Mort d'enfant

Une famille pour tous..., la chronique d'Hélène Bonnaud

Il y a des enfants qui meurent tous les jours, et tous les jours, nombreux sont ceux qui vivent avec la culpabilité de le savoir et d'être impuissants à changer les choses.

Aylan, l'image mondialisée

Une image d'un enfant échoué sur la plage de Bodrum, en Turquie, a fait la une de tous les médias et provoqué un tsunami émotionnel mondial. Cette photo est bouleversante. On ne voit pas le visage de l'enfant, seulement son petit corps habillé, face contre terre, il nous tourne définitivement le dos peut-être, comme si le voyage vers la liberté s'était transformé en cours de route, en cauchemar : réel sans loi, ce corps sans vie a réveillé la conscience collective.



Peut-on dire que c'est l'humanité qui a été touchée en chacun de nous ? Quelque chose qui ne s'explique pas, qui a gonflé puis a provoqué une sorte de cri généralisé pour dire que ça doit cesser, que « les politiques » doivent prendre leurs responsabilités et trouver des solutions d'accueil. L'image de cet enfant mort est devenue le symbole de la reconnaissance de ce drame de la migration et a brisé le sentiment d'impuissance face à cette tragédie.

Pourtant, après le choc de l'image, viennent les réflexions, les constructions, on cherche les coupables. On dit : « c'est la faute des parents », puis : « la photo, c'est de la manipulation ». Ça délire pour attraper ce qui n'a pas de nom, et que l'image, seule, révèle : l'insupportable de la mort d'un enfant.

Ce sursaut d'humanité démontre que, derrière l'indifférence généralisée, sommeille le Un de la compassion face à l'indignité, la violence et l'injustice. Ce Un de l'universel a fait barrage à la malédiction de l'ignorance, cette passion de l'être que Lacan a définie comme étant « à la jonction du réel et du symbolique » (1).

Bastien, l'enfant essoré

Un autre enfant mort a fait la une des journaux, de façon plus discrète il est vrai. Il s'agit d'un enfant de 3 ans, Bastien, blondinet adorable, assassiné par son père qui, un jour de 2011, pour le punir d'avoir été méchant à l'école, l'a tout simplement déshabillé et placé de force dans le lave-linge, puis a appuyé sur la touche « essorage ».

On se demande ce qui se passe dans la tête de quelqu'un pour avoir une idée pareille, s'étonner ensuite de sortir de la machine un petit corps inanimé. Dans ce cas, la culpabilité incombe à ce père, à sa folie, à sa bêtise, à sa barbarie. On a le coupable. Le jugement est sans appel : le père est condamné à trente ans de réclusion dont vingt ans de sûreté, la mère à douze ans pour complicité de meurtre.

Ce père, nous dit-on, ne voulait pas de cet enfant, qui n'était pas désiré, comme si le désir avait à voir avec la haine, cette seconde passion de l'être que Lacan a définie comme étant « à la jonction de l'imaginaire et du réel (2) », comme si ne pas désirer un enfant pouvait expliquer qu'on finisse par le tuer... *Le Parisien* nous apprend que, la veille du drame, le père avait laissé un message : « "Je vous le dis d'avance, si vous ne faites rien je vais le balancer du deuxième étage et tant pis s'il faut faire quinze ans de prison." Il est adressé au travailleur social qui suit la famille. Mais, ce jour-là, il est en arrêt maladie (3). »

Ça fait froid dans le dos. Quelque chose est annoncé d'un drame, la menace est là, et personne n'est là pour répondre. Peut-être va-t-on parler de mauvaise fortune, de *pas de chance* pour cet enfant... Mais voilà, il y a des phrases qui ne doivent pas tomber dans le silence. Le travailleur social qui n'était pas présent à son travail n'est pas en cause.



C'est la formation de ces agents qui est à mettre en question. Leur enseigne-t-on à prendre au sérieux la parole, à ne pas l'ignorer ou la rabaisser à un moment d'énervement ? La parole du père indiquait très précisément qu'il avait dans la tête un désir de mort. Il appelle pour le dire. Et cet appel n'a pas été entendu. *Libération* (4) a fait le procès des services sociaux qui eux-mêmes ont cherché à se défendre de l'attaque qu'ils ont dû essayer lors du procès des parents. Leur mauvaise interprétation de ce qui se passait dans la famille est malheureusement

fréquente. On fait des parents des partenaires de travail et la formation dispensée aux agents des services sociaux tend à leur faire considérer les familles sur le terrain de la confiance et de la bonne foi, de la commisération et de la compréhension. C'est la difficulté d'un tel travail où justement, la vérité du sujet qui parle n'est pas celle d'un sujet en analyse. Elle est même radicalement opposée, la rencontre entre les familles et les travailleurs sociaux étant toujours vécue sur le mode de l'intrusion, voire de la persécution, ce qui bien évidemment doit être accepté et pris en compte par celui qui fait fonction de questionneur. Sans ce repérage minimal, le réel reste exclu de la parole, et fait retour dans le passage à l'acte.

Que dire de la mère ? Est-elle monstrueuse ? On s'est beaucoup attardé sur la personnalité de cette mère, qui semble insensible, ne pleure pas à l'évocation de la mort de son enfant, etc. On écrit qu'il s'agit d'une femme sous l'emprise de cet homme, et on s'indigne de la mère qu'elle n'a pas été, une mère qui protégerait ses enfants de ce père fou, une mère capable de partir, de fuir cet homme. On parle de « couple pathologique » et en effet, c'est un couple dont le fonctionnement est pathologique mais leur dysfonctionnement n'efface pas pour autant la surdité de la mère à la souffrance de son fils. Elle est prisonnière de la situation qu'elle a créée, et qu'elle vit comme détachée d'elle-même, dépersonnalisée. Elle décide de ne pas parler, de taire la violence qu'elle subit, s'enfonce dans le silence, et ne réalise pas qu'elle est enceinte. Son corps est Autre à elle-même. Elle ne perçoit pas les changements liés à la grossesse, elle dénie attendre un enfant. Son corps est coupé de la pensée, de la parole. Il n'est pas touché par le signifiant « enfant », et dès lors, il est privé de la connexion entre ce signifiant et son corps. La mère de Bastien n'a pas symbolisé l'enfant qu'elle a dans le ventre. À la naissance, ce bébé vient déranger son père et sa mère. Il est en trop. Dès lors, l'enfant était en danger. Il incarne ce refus primordial, *Verwerfung* dont Freud et Lacan ont indiqué l'impact mortel, réel sans foi ni loi, réel solide, insupportable, dont aujourd'hui, le procès dévoile les conséquences.



Ces deux morts d'enfants, l'un vivant la tragédie d'une famille qui fuit son pays pour se sauver de l'Autre tyran, l'autre subissant la folie destructrice de l'Autre parental, renvoient chacun à cette fonction de l'humanité qui fait sens commun, « discours universel » (5), disait Lacan. Dans le premier cas, ce sens commun a eu un impact puissant dans la prise de conscience de ce qui se passe quand on fuit son pays en raison de son inhumanité et dans le second cas, le sens commun est un voile absolu pour masquer ce qu'on ne veut pas voir ni savoir de la folie d'un sujet psychotique. Cela n'est pas sans nous rappeler pourquoi nous opposons à ce sens commun, l'inhumanité dont Jacques-Alain Miller a indiqué la part qui nous incombe, à nous, psychanalystes, qui consiste à pouvoir « doser sa propre inhumanité » qui, dit-il, « est le respect de l'absolue altérité de l'autre » (6).

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 298.

2 : *Ibid.*, p. 298.

3 : http://www.francetvinfo.fr/faits-divers/meurtres/mort-du-petit-bastien/les-parents-de-bastien-mort-dans-un-lave-linge-apatiques-et-distants-a-leur-proces_1066643.html

4 : http://www.liberation.fr/politiques/2015/09/10/bastien-mission-remplie-pour-les-services-sociaux_1379936

5 : Lacan J., « Entretien au magazine Panorama », *La Cause du désir*, n° 88 : « L'ordre symbolique sur quoi Freud a fondé sa découverte est constitué par le langage comme moment du discours universel concret. »

6 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Vie de Lacan », cours du 26 mars 2010, inédit.

La radicalisation : une rupture en acte

par Fouzia Taouzari-Liget

*« Chaque fois que l'homme [...] s'est pris pour Dieu
ou s'en est proclamé le porte-parole, ce fut la catastrophe.*

Rien n'a changé au cours des siècles. »

Antoine Sfeir, *L'islam contre l'islam*



Lors de la plénière de PIPOL 7, qui s'est tenue à Bruxelles le 5 juillet, une table ronde consacrée au phénomène de la radicalisation a ouvert un dialogue entre l'islam et la psychanalyse afin de tenter d'éclairer ce phénomène qui touche de plus en plus de jeunes occidentaux.

Marie-Hélène Brousse qui animait ce débat a proposé de lire ce phénomène de radicalisation comme une solution. Une solution réelle, qu'on le veuille ou non. Le phénomène de radicalisation doit ainsi être envisagé comme une solution même si, pour le moment, il est difficile de cerner le motif ou les motifs qui poussent à se radicaliser. Ni la psychologie, ni la sociologie ne donnent de réponses satisfaisantes pour cerner ce réel en jeu. Le pari de cette séquence fut de soutenir que la psychanalyse peut dire quelque chose de ce réel. Pour cela, encore faut-il parvenir à se déprendre des préjugés qui se logent en chacun concernant la religion musulmane.

Deux registres ont été mis en avant : celui de l'idéal et celui de la jouissance. La jouissance mobilisée dans la mise en scène du spectacle des horreurs perpétrées lors des assassinats fait apercevoir une dimension que la psychanalyse est susceptible d'éclairer lorsqu'elle considère ce hors-sens, présent dans le phénomène de la radicalisation. La religion, par essence, est une machine à faire sens, à donner du sens à la vie. La chute des idéaux et la

montée au zénith de l'objet *a* sont les traits marquants de la civilisation post-moderne. Le phénomène de radicalisation dont témoignent les jeunes de notre société n'est pas pensable sans l'inscrire dans cette chute des idéaux. La religion est un mode d'emploi solide face aux vacillements des idéaux et la perte de sens de l'existence humaine. Mais au cœur de cette machinerie à faire sens se loge un point de hors-sens. Ce hors-sens est le point de butée auquel nous nous confrontons pour en dire quelque chose. C'est mon hypothèse. Il y a là un réel inassimilable. Éric Laurent a fait une distinction très importante entre « venger sa vie » et « donner sens à sa vie ». Ce n'est pas pareil. Donner du sens à sa vie suppose en effet d'en dire quelque chose. Cela suppose d'en passer par les défilés de la parole et du langage. C'est consentir à trouver un lieu qui permette d'en passer par son histoire, par ses points de souffrance, ses points d'impasse. Un lieu qui permet que s'ouvre une dialectique pour traiter le *troumatisme* (1) inhérent à chacun, celui d'être contaminé par la parole qui traverse le corps et le dérègle. Ce lieu de l'Autre auquel on s'adresse aura des conséquences soit salvatrices, soit néfastes. Chacun, livré à la contingence, peut faire de bonnes ou mauvaises rencontres. Cela n'a pas les mêmes conséquences.

Cet effondrement de tout sens amène à chercher une solution pour faire face à ce trou dans le symbolique, que dévoile par exemple une perte ou l'avènement d'une paternité. Ce fut le cas, pour ce sujet que nous a présenté Marie-Claude Lardeux-Majour – lors de la séquence clinique « Attentats » des séances simultanées de PIPOL 7 – sous le titre « “J'étais l'Élu” : un cas de déradicalisation ». Cet homme d'une quarantaine d'année est tombé dans le phénomène de radicalisation après avoir perdu son emploi. Cette perte a induit un état dépressif majeur. De conflits en conflits il divorce, et finit par couper toutes relations avec ses proches. À l'adolescence, il s'était tourné vers la religion musulmane dans une quête identitaire et spirituelle et cela lui avait permis de franchir cette étape. Pour lui, la religion n'a jamais été une transmission familiale. Elle n'était pas articulée à un héritage paternel. On peut noter une forme de rupture symbolique. C'est au moment où il perd tout – travail, épouse, famille – qu'il plonge dans le phénomène du radicalisme par le biais des réseaux sociaux et des sites djihadistes. Dans ce moment de détresse profonde, il dit avoir trouvé dans le discours religieux une « main tendue » et une nomination : l'Élu. Le processus d'endoctrinement a démarré au moment où il est devenu père.



C'est en prison, où il rencontre un imam, qu'il se déradicalise. La fréquentation de ce religieux lui ouvre une voie nouvelle dans l'islam, celle de la lecture du texte sacré dans un *bien lire*, celle qui lui permet de sortir de l'ignorance, comme il le dit. C'est dans un travail de traduction du texte sacré en arabe qu'il trouve une voie pacifiante pour traiter la jouissance à

laquelle il a affaire. Cette rencontre incarnée par l'iman et l'effort de traduction du texte sacré ouvrent pour lui une dialectique, rendue possible par la voie du savoir et par l'amour, qui viennent voiler ce réel sans loi dans lequel il a été saisi, par les images djihadistes. Cet effort de lecture et de traduction vient voiler une jouissance sans limite et non dialectisable. Il trouve un apaisement dans cet effort de *bien lire* et renoue avec ses proches. Il projette de se remarier avec l'épouse dont il avait précédemment divorcé. Ce témoignage précieux révèle combien la perte, la paternité, l'adolescence sont des moments de crise qui peuvent venir ébranler une subjectivité qui ne peut se soutenir du symbolique. Le vacillement subjectif ouvert par ces conjonctures crée une rupture du lien social et offre la possibilité de se tourner vers un discours qui fait lui-même rupture avec la civilisation, et avec la propre histoire du sujet. Un discours qui donne l'illusion d'être utile, d'être « l'Élu », pour reprendre les mots du patient, au nom d'une cause qui appelle au djihad meurtrier, prétend donner un sens à la vie du sujet.



Ces sujets qui se radicalisent sont happés par des signifiants et des images qui leur rappellent leur propre déchéance de sujet humiliés et rejetés par un système dans lequel ils ne trouvent plus où se loger. Ce discours radicalisé s'appuie sur la religion dont l'appel à tuer conduit à une rupture d'avec soi mais aussi à une rupture de soi avec les siens. En ce sens, ce discours qui se réclame de l'Islam n'est plus un discours religieux comme quête spirituelle qui donne sens à la vie. Nous pouvons dire que le radicalisme n'est pas une quête de sens, mais rupture en acte d'avec le sens. Une rupture d'avec le sens, pour rejoindre un réel hors-sens. En cela, il ne s'agit plus de l'islam tel qu'il a été révélé au Prophète Mohammed, mais d'une rupture radicale d'avec la communauté humaine, pour instaurer le règne de la barbarie, en se servant du texte sacré, en le pervertissant. L'humiliation comme point de rassemblement dans le radicalisme soulève la question suivante : d'où vient ce sentiment d'humiliation ?

Cerner la question du passage à la radicalité nous amène à un point de butée qu'il est difficile pour le moment de cerner. Cette radicalité à l'œuvre est un réel, sans loi, ni foi, qui nous dépasse car il vient rompre avec la civilisation humaine. Le débat reste ouvert...

1 : Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.



Sur *Les Promises*, de Sarah Stréliski

par Pierre Stréliski

Je me souviens que ce fut en un lieu improbable, un lieu étrange et lointain, dans une petite ville du bout du monde où mon fils aîné avait choisi d'aller se marier, que ma fille Sarah me fit, en me prenant à part à l'heure où se disent les secrets dans les après déjeuners de famille, cette confidence : « Papa j'ai commencé à écrire ».

Ce texte de quatre-vingts pages s'appelait « Ramona » et racontait l'histoire de quelqu'un qui était égaré dans un univers incommode et aquatique – c'était aussi étrange que l'univers où nous nous étions retrouvés et c'était beau comme la vie qui palpète. Il ne fut jamais publié, mais ce fut le germe d'une passion qui ne s'est jamais éteinte : celle d'écrire le monde. Et je ne savais pas à l'époque – Sarah avait 25 ans – que ces quelques pages racontaient aussi l'histoire d'une naissance.

Bientôt vingt ans après, voici son troisième roman, *Les Promises*. Sarah revient chez Gallimard, où avait été publié en 2003 *Le pli*, tandis que sa seconde œuvre, *Accident*, était parue chez Verdier en 2009.



Les Promises racontent l'histoire de deux couples, c'est-à-dire de six paires d'agencements possibles : les deux couples mariés ; deux copains ; deux rivales ; deux amants ; et un couple érotomane !

Interrogée par Anaëlle Lebovits dans le *Journal des Journées 45* (1) sur « le couple tel qu'elle l'aborde dans ce roman », Sarah – cela m'a frappé – répond : « Ce roman s'ouvre sur un enfermement physique ». Le titre initial de ce livre était d'ailleurs un autre – nom de l'objet *a* selon Jacques-Alain Miller (2), ici pluriarisé : « Disparates ». C'était pour dire le clinamen de « l'ancestral mouvement disparate et des poussières s'attirant et se repoussant à l'infini [...]

privées de destin, sans que la volonté humaine put rien y faire sinon l'accepter avec un minimum de conscience et assez d'amour pour en reconnaître la splendeur » (p. 322). Les hasards de l'édition ont fait que ce titre était impossible – déjà pris. Alors ce fut *Les Promises*, terme qui apparaît à plusieurs reprises dans le roman, laissant supposer quelque complémentation entre deux éléments, quelque partenaire-symptôme. Peut-être « Disparates » aurait-il mieux fait sonner qu'il s'agit plus ici de ce qui est singulier à chacun dans cet arrangement qui s'appelle le couple.

Quatre ans de labeur, de détails ciselés, de profondeurs abruptes pour créer cela : trois jours et quelques, découpant trois parties.

La première partie présente les personnages, leurs errances et leurs croisements ; on fait leur connaissance petit à petit, dans une succession d'instantanés qui se juxtaposent comme un puzzle qui se remplit. Le premier à entrer en scène est Ruben, empêtré dans son corps et dans ses pulsions. « Il se voyait comme un homme se jouant à lui-même un rôle faute de savoir quoi faire de ses sentiments » (p. 405). Puis vient Boris, le séducteur flamboyant, Charles Swann au cigare, et écrivain en panne. C'est paradoxalement le doux Ruben qui sait le mieux nouer son désir et son action, agir sur le réel – il développe avec un soin infini et savant des photographies sur du papier argentique –, tandis que Boris peine avec une écriture qui se dérobe. Dans un chiasme élégant, c'est l'homme des images qui est l'homme de la création, et l'homme de lettre, pourtant plus brillant, qui se trouve dans la passivité de l'imitation.

En contrechamp, deux femmes : Nancy, infirmière psychiatrique, érotomane épistolière (elle écrit des lettres d'amour non pas à son mari Ruben mais à Boris qu'elle admire et voudrait posséder) et la brune Norma, la photographe d'art, la reine de la nuit. L'une « marche à la jonction de deux précipices » (p. 407), l'autre – la dernière à arriver –, « majestueuse, le visage sombre, le menton posé sur ses phalanges au sommet d'un long gant émergeant obliquement de l'entrelacs de ses bras, le manteau ondulant en houle lente autour de ses hanches, inattentive à l'homme qui la regardait » (p. 74). Plus d'autres personnages, peu nombreux, au centre desquels la folie d'Adrien.

Dans cette première journée, on voit Ruben croiser une suggestive vision insolite, retrouver Boris aux prises avec une conquête et le cadavre putréfié d'une voisine, on s'interroge sur les liens entre l'infirmière et un patient assassin, on suit les préparatifs de l'exposition de Norma, dans un vertige de jeux de désir complexes. La deuxième partie raconte le deuxième jour – le cocktail du vernissage des photographies de Norma, dans une ambiance digne du *Festen* de Vintenberg. La troisième partie, ou disons le troisième acte, dénoue l'écheveau de l'intrigue. Les complications de tout cela font un roman d'amour, au sens précisément de ce que Lacan appelle « hainamoration ».



La structure de l'œuvre est légère mais ferme, comme un treillage, un pont jeté sur le réel pour le mieux voir ou le sentir. C'est une œuvre couleur d'arc-en-ciel, intelligente et gaie, peut-être aussi désabusée ; et c'est un roman noir, shakespearien, cru. « Il se tenait debout sur un corps géant ouvert pour les besoins d'une vaste opération de chirurgie, [...] des images s'étaient mises à tourner [...] d'abord la vieille momie solitaire au genou troué [...] un deuxième corps couché aux jambes bien droites, la tête sanglante, Le torse entaillé en « y » puis un autre suivi d'un autre — tout un défilé de cadavres semblant graviter en orbite autour de lui » (p. 216).

Les efflorescences de l'inconscient réel se nouent à celles de l'inconscient polysémique. Par exemple (p. 228), Ruben s'aperçoit à un moment, en voulant dire à Nancy d'arrêter de faire le ménage – « Nancy, tu n'es pas la bonne ! » –, qu'il lui dit autre chose que ce qu'il croyait dire. Mais la respiration générale du livre tout entier *est* l'inconscient.

Le fond dispute à la forme une modernité désirable, où le détail scintille pour faire apparaître dans l'ombre qu'il délimite le réel au XXI^e siècle (3) : « Elle délirait, mais disons normalement, comme à peu près tout le monde, pour embellir les choses, pour les rendre supportables » (p. 363).

Enfin, *Les Promises* est aussi un roman sur l'écriture : il y a à l'intérieur du roman la tentative de Boris d'écrire un roman ; il y a Nancy qui écrit ses lettres d'amour ; et il y a des passages que n'aurait pas reniés Pierre Michon sur ce que c'est qu'écrire, « l'obsession de cette chose contenue dans son cahier qui n'est qu'un simulacre » (p. 431).

Cela fait 434 pages d'un bonheur rare.

1 : « Rencontre avec Sarah Strélski autour de son roman *Les Promises*, par Anaëlle Lebovits-Quenehen », 28 juin 2015, <http://www.fairecouple.fr/category/coups-de-foudre/le-gout-des-livres/>

2 : Miller J.-A., « La disparate », *Quarto*, n° 57, p. 24-29.

3 : Cf. « Un réel pour le XXI^e siècle », IX^e congrès de l'Association mondiale de psychanalyse, Paris, Palais des Congrès, avril 2014, <http://www.congresamp2014.com> & *Le réel mis à jour au XXI^e siècle*, Briole G. [s/dir.], collection Huysmans, Paris, 2014.

---*---*---

***À partir de ce n°531,
Catherine Lazarus-Matet, après deux ans de succès,
passe la main de la rédaction
à Pierre-Gilles Guéguen.***

*Elle demeure cependant au comité éditorial de votre journal en ligne.
Désormais les auteurs voudront bien adresser leurs propositions de textes pour publication
à Pierre-Gilles Guéguen (pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site
lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article". LQ*

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.